

# 1

## Le pavillon



Elle fera griller le pain de mie au dernier moment. C'est moins bon quand c'est grillé depuis trop longtemps, ça durcit, ça devient sec, on perd tout le plaisir de la mie chaude, moelleuse. En attendant, elle dépose les tasses et le bol sur la table de la cuisine, une cuiller dans chaque, tout le monde prend du sucre à la maison, le paquet de sucre tiens il ne faudrait pas l'oublier, elle ajoute le pot de confiture, de la confiture de fraises, la préférée de Théo, le paquet de céréales, la brique de lait, elle sort le beurre du frigo, ça le beurre il vaut mieux le sortir un peu en avance, sinon quelle plaie pour l'étaler après, et puis elle se recule légèrement pour contempler son œuvre. Elle veut être certaine que rien ne manque.

Elle se retourne vers la paillasse, glisse un filtre dans la cafetière, ajoute le café moulu, fait couler l'eau, remplit le récipient à bonne hauteur, continue de s'étonner que le verre soit si fin, si fragile, verse l'eau dans le réservoir et enclenche le bouton. Le tout lui a pris moins de trente secondes. Il faut dire que ces gestes, elle les connaît par cœur, elle les répète depuis des années, les accomplit machinalement, ne se trompe jamais, il paraît que certaines femmes oublient le café quelquefois, par accident, ont cette inadvertance, elle non.

Maintenant, elle peut redresser la tête, regarder par la fenêtre. Le gazon est impeccable, Patrick l'a tondu hier soir en rentrant du travail, il avait prévu de s'en charger aujourd'hui, en général il tond le dimanche matin, mais avec cette histoire de déménagement il s'est dit qu'il n'aurait pas le temps. La pelouse est délimitée, sur trois côtés, par une haie de buis et Anne-Marie s'aperçoit que des branches dépassent un peu, il faudra tailler tout ça, elle en parlera à son mari, il n'a pas dû s'en apercevoir hier. Sur le trottoir, personne, il est tôt encore, sur la route pas de voiture non plus, de toute façon, le dimanche, il ne passe jamais grand monde.

Levant les yeux, elle s'attarde sur un pan de ciel bleu et savoure cet instant de calme.

Et puis son regard est attiré par le bac de géraniums, là, juste devant, sur le rebord de la fenêtre : certaines fleurs font une sale tête et des feuilles ont jauni, il faudra qu'elle y mette bon ordre, les géraniums c'est elle, les fleurs c'est elle, depuis toujours.

Une précision : il ne lui vient pas à l'esprit que s'arrimer aux détails lui évite de flancher, et même de s'écrouler purement et simplement. Anne-Marie ne se dit pas des choses pareilles.

Bientôt trente ans qu'ils habitent ce pavillon. Elle ne se doutait guère, quand elle en a hérité, qu'elle y passerait autant d'années. Bien entendu, elle n'avait pas formulé les choses de la sorte, ni claironné : il n'est pas question de rester ici mais elle avait vingt ans, et à cet âge, on est persuadé qu'on vivra des chambardements, qu'on aura droit à des aventures nouvelles, qu'on ira voir ailleurs. Finalement, ça ne s'est pas produit. Mais au moins, sa maison est bien tenue et la pelouse est impeccable. Une fois que la haie sera taillée et les géraniums débarrassés de leurs feuilles mortes, ce sera parfait.

### *Le dernier enfant*

Son attention est rattrapée par le clapotis lointain, mais reconnaissable entre tous, de l'eau qui coule et éclabousse, venu de la salle de bains. Patrick prend sa douche. Elle croyait l'avoir laissé endormi tout à l'heure quand elle s'est glissée hors du lit. Il devait déjà être à moitié réveillé, il aura un peu traîné et finalement se sera levé. Son premier geste, c'est celui-ci, toujours : se diriger en automate vers la salle de bains, faire couler l'eau dans la douche, attendre quelques instants qu'elle soit chaude, presque brûlante, se placer sous le jet, faire mousser son gel Williams sur chaque partie du corps dans un ordre précis et immuable. Depuis qu'elle le connaît, il n'a jamais fait autrement. Même à l'hôtel, même en camping l'été. Là aussi, presque trente ans que ça dure, ce n'est pas maintenant que ça va changer. Mais quel mal il y aurait à avoir ses rituels ?

Théo, lui, dort encore, ça ne fait aucun doute. Il n'a jamais été du matin. Quand il était enfant, elle devait s'y reprendre à plusieurs fois pour qu'il sorte du lit, l'appeler et l'appeler encore, hurler son prénom dans la maison, glisser de la menace dans son intonation, il n'était pas rare qu'elle finisse par entrer dans sa chambre pour le secouer.

Adolescent, le rituel a un peu changé. Elle n'était plus autorisée à franchir la porte, par respect pour son intimité, seulement à frapper, quelquefois même à tambouriner. Elle entendait un grognement, un vague désordre, elle savait alors qu'il avait obtempéré. Pourtant, aujourd'hui, il ferait bien de ne pas traîner, il a pas mal de cartons à faire. Certes, les meubles volumineux ont déjà été déposés dans la semaine : un clic-clac livré par Conforama, une table et deux chaises apportées par son père, une armoire en kit qu'il faudra monter sur place. Toutefois, il reste les choses de la vie courante : ses vêtements, ses innombrables paires de baskets, ses bouquins, ses affiches, son ordinateur, sa guitare, sa console, plus la vaisselle qu'elle a mise de côté pour lui : assiettes, verres, casseroles, poêle, plus une couette et sa housse, et même une plante, un ficus, elle lui a assuré que ça égayerait son intérieur. S'il n'a pas pointé le bout de son nez d'ici une demi-heure, elle prendra la situation en main.

En attendant, Patrick apparaît dans la cuisine. Pas rasé ; c'est le seul jour de la semaine où il s'autorise cette liberté. Anne-Marie trouve que ça lui va bien, cette barbe d'un jour. Lui, il n'aime pas trop mais

préfère encore ça à la corvée et au feu du rasage. Il s'assoit directement à la table, sans embrasser sa femme, sans même grommeler un bonjour. Avant, plus tôt dans leur vie, chaque matin, il déposait un bref baiser sur sa bouche, c'était leur moment à eux, mais les baisers se sont estompés et ont finalement cessé, elle ne saurait même plus dire quand. Le bonjour aussi s'est volatilisé. Patrick dit : on dort dans le même lit, on vit sous le même toit, ça sert à quoi de se dire bonjour, tu peux m'expliquer ? Il n'a pas tort. Quand même, elle appréciait cette convivialité, la regrette un peu.

Aussitôt, elle glisse les tranches de pain de mie dans le grille-pain. Et demande à son mari s'il a bien dormi. Ça, elle a encore le droit, alors parfois elle ne s'en prive pas. Surtout quand elle l'a senti agité pendant la nuit. Elle n'ignore pas qu'il a des soucis au magasin, à cause de ses responsabilités, qu'il lui arrive d'avoir un sommeil perturbé. Il répond invariablement oui. Il n'a pas envie de s'épancher. Pas envie non plus de laisser penser que ses soucis le rattrapent en son inconscient. Mais Anne-Marie, ça ne l'empêche pas de poser la question. C'est sa façon à elle de lui témoigner de

l'affection, de dire : je suis là pour toi, à tes côtés, sans avoir à prononcer des mots pareils, des mots qui résonneraient bizarrement.

Elle verse le café dans sa tasse. N'allez pas croire qu'elle serait sa bonne à tout faire, une épouse soumise ou je ne sais quoi. Non, là aussi, les rôles ont été distribués, elle verse le café, n'y voit pas d'inconvénient, c'est plus simple, à quoi ça servirait de s'interroger tous les matins, ou de s'y coller chacun son tour. Il dit merci. Elle remplit sa propre tasse. Retire le pain de mie qui a grillé. Elle se brûle le bout des doigts, c'est immanquable, mais elle n'a jamais su s'y prendre autrement, elle jette presque les tranches dans la petite panière qu'elle dépose sur la table. Alors ils peuvent beurrer, manger, avant d'avaler leur café. Le plus souvent en silence. Patrick n'est pas très causant à cette heure-là. Quelquefois pourtant ils parlent du temps qui est prévu, du barbecue auquel les voisins les ont invités, des études du petit. En revanche, ils n'allument pas la radio, ni la télé. Ils n'ont pas envie, si tôt, d'être agressés par le dehors, le monde extérieur, avec ses catastrophes. Il sera toujours temps le soir, à huit heures, de regarder le journal,

d'apprendre les crimes, les attentats, les intempéries, les polémiques, les épidémies.

Ce matin, Patrick demande s'ils ne devraient pas aller réveiller Théo, il y a plus de travail que ça en a l'air. Après, il faudra faire la route, monter les cartons. Et puis il connaît Anne-Marie : à tout coup, elle ne voudra pas repartir dans la foulée, elle proposera de défaire les cartons, de manger un morceau tous ensemble en fonction de l'heure. Ensuite il y aura le trajet du retour. La journée va être chargée, il ne faut pas croire. Et Patrick ajoute : « Comme si on n'avait que ça à faire. Comme si on ne bossait pas toute la semaine. » Alors qu'en réalité, il n'aurait pas pu envisager de laisser son fils se débrouiller seul. Il estime que les pères, ça sert à ça, aider les fils dans des moments comme ceux-là. Il l'amenait au foot, quand il était minot. Lui a appris à jouer aux boules, au camping. Lui a montré comment on conduit une voiture, comment on passe les vitesses, comment on débraye, freine, avant qu'il s'inscrive à l'auto-école. Et maintenant, il l'aide à déménager. C'est tout.

Anne-Marie est d'avis qu'ils accordent à leur fils un délai de grâce. Il est rentré tard la nuit

dernière. Il s'est rendu à une fête avec ses copains du quartier. Une fête qui ressemblait à un au revoir même s'il s'est refusé à la présenter comme telle. Car Théo s'en va mais ses amis restent, eux. Bien entendu, ils ont dû se promettre de s'appeler, de se retrouver le week-end, ils ont dû assurer que rien n'était changé mais au fond, ils devinaient forcément que rien ne serait plus vraiment pareil. Ça ne les a pas empêchés de s'amuser, il n'y a pas grand-chose qui pourrait les empêcher de s'amuser, disons que l'ambiance était probablement un peu différente. Enfin, c'est Anne-Marie qui fait la supposition. Si ça se trouve, ils n'y ont même pas réfléchi. Les jeunes n'ont pas tellement d'accès de nostalgie, ils ne connaissent pas vraiment la mélancolie, ils ne savent pas la chance qu'ils ont. Patrick tranche : « On le réveille dans un quart d'heure, on n'est pas à sa disposition non plus. »

Elle botte en touche : « Si tu as le courage, il y a les haies à tailler, ça ne te prendra pas longtemps, c'est juste que ça déborde un peu. » Il jette un coup d'œil par la fenêtre et acquiesce. Quelques instants plus tard, il est déjà en train de se diriger vers la remise pour récupérer ses outils et faire le

nécessaire. Elle se doutait qu'il aurait besoin de s'occuper, les mains, l'esprit. Sinon il tourne vite en rond. Et d'être obligé d'attendre le lever de son fils l'agace forcément un peu. Elle le regarde s'activer. D'accord, il n'est pas bavard, son mari, pas très démonstratif, mais il est gentil. De nos jours, on prétend que c'est un gros mot, la gentillesse, mais pas elle. Elle se répète qu'elle a de la chance d'être tombée sur un homme qui possède cette qualité. C'est d'ailleurs ce qui lui avait plu chez lui quand ils se sont rencontrés. À l'époque, ses amies lui avaient dit : OK, il est serviable, Patrick, attentionné si tu préfères, mais avoue qu'il est plan-plan, tu pourrais t'en dégoter un qui serait plus marrant. Elle se rappelle cette expression : plus marrant.

Confite dans ce curieux souvenir, elle devine un mouvement dans son dos. Quand elle se retourne, Théo est là. Et ça lui fait comme une commotion, au point qu'elle sursaute, bien malgré elle. C'est malin de se pointer sans prévenir ! Pour masquer sa surprise et sa ridicule frayeur, elle énonce une banalité, une évidence : « Déjà réveillé ? » Il explique l'anomalie : « J'avais mis mon téléphone à sonner. » Elle est stupéfaite qu'il y ait pensé mais

il est vrai que la journée est particulière. Elle dit : « Je te fais griller du pain ? » Il dit : « C'est pas de refus. »

Elle le détaille tandis qu'il va prendre sa place : les cheveux en broussaille, le visage encore ensommeillé, il porte juste un caleçon et un tee-shirt informe, marche pieds nus sur le carrelage. Pas à son avantage et pourtant d'une beauté qui continue de l'époustoufler, de la gonfler d'orgueil. Et aussitôt, elle songe, alors qu'elle s'était juré de se l'interdire, qu'elle s'était répété non il ne faut pas y songer, surtout pas, oui voici qu'elle songe, au risque de la souffrance, au risque de ne pas pouvoir réprimer un hoquet, un sanglot : c'est la dernière fois qu'il apparaît ainsi, c'est le dernier matin.

Et immanquablement, elle est renvoyée à tous les matins qui ont précédé, ceux des balbutiements et ceux de l'affirmation, les matins d'école et les matins de grasse matinée, les matins d'hiver dans la lumière électrique et les matins d'été comme celui-ci, les matins malades et les matins en vacances, les pacifiques et ceux du mauvais pied, combien y en a-t-il eus, il serait facile d'établir le compte exact, mais elle redoute que le compte exact ne lui donne

le vertige, tous ces matins, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle était présente et c'est fini, ça s'arrête ici, ça s'arrête maintenant. Elle lui sourit et il fait semblant de ne pas discerner la tristesse dans son sourire.

En attendant que les tranches de pain de mie veuillent bien sauter, elle demande : « C'était bien, hier soir ? » Il la dévisage, comme s'il ne comprenait pas sa question, ou comme s'il avait occulté qu'il y avait eu un hier soir. Elle précise : « La fête. » Il marmonne : « Ah ça... » Il enchaîne : « Ça se passait chez Émilie, ses parents n'étaient pas là, un anniversaire de mariage ou un truc dans le genre, on avait la maison pour nous, donc c'était cool. » Et s'interrompt. Elle imaginait qu'il allait lui fournir des détails, nommer les participants, livrer des anecdotes, raconter l'atmosphère générale mais le « c'était cool » est voué à offrir le résumé le plus juste, visiblement. Elle joue les mères : « Vous n'avez pas trop bu, j'espère. » Et aussitôt, elle s'en veut d'avoir prononcé cette phrase, qui fait d'elle quelqu'un de démodé et d'assommant, et qui est tellement machinale, tellement automatique mais précisément, le réflexe l'a emporté, la phrase est

sortie, désormais c'est trop tard. Il bafouille : « Pas trop, non. » Au moins, se rassure-t-elle, j'aurai joué les mères jusqu'au bout. Les tranches de pain de mie sautent, apportant une diversion bienvenue.

Elle les dépose à côté du bol et se trouve brusquement encombrée de son corps. Elle ne va pas rester là, devant lui, à le regarder manger, il jugerait ça curieux, embarrassant, et, en même temps, elle n'a pas envie de l'abandonner dans cette circonstance si singulière, elle ne voudrait pas qu'il aille penser : mes parents m'ont laissé petit-déjeuner tout seul le jour où je quittais la maison, non mais vous vous rendez compte ? Ils auraient pu organiser quelque chose de spécial et non seulement ils n'ont rien organisé de spécial mais en plus ils se sont occupés de leurs affaires plutôt que de s'occuper de moi. Soudain, elle se dit que oui, ils auraient peut-être dû célébrer le caractère exceptionnel de la situation, à la fois pour le souligner et pour le tourner en dérision, en allant chercher une montagne de viennoiseries, en allumant des bougies comme pour un anniversaire, en jetant des confettis, après tout, pourquoi pas, Théo aurait trouvé ça idiot, déplacé mais, à la fin, allez, il aurait été content,

et surtout ils auraient à la fois marqué le coup et éloigné la morosité. Répugnant à toute solennité, à toute sensiblerie, à toute audace, elle a préféré s'en tenir aux habitudes. Pire, elle n'y a tout simplement pas songé. Maintenant, elle s'en veut un peu.

Ce regret la pétrifie sur place. Prenant conscience de son immobilité, elle s'empare des deux tasses que Patrick et elle ont utilisées et fait couler l'eau pour les laver. Ainsi, elle justifie sa présence. Théo ne relève pas sa précipitation. Ou alors il s'emploie à se comporter comme si tout était normal. La preuve : il se penche négligemment vers l'écran de son téléphone portable (ce téléphone qui est une extension de son bras) et ne tarde pas à sourire en contemplant ce qui s'y affiche. L'observant du coin de l'œil, Anne-Marie présume qu'il est en train de consulter des photos de la veille qu'on lui aurait envoyées ou ces fameuses stories que les jeunes publient sur Instagram, elle n'a jamais vraiment compris de quoi il s'agissait, elle a seulement admis que ça les occupait beaucoup, elle songe que se racontent là des vies qui sont des mystères pour elle et dont elle est tout à fait exclue.

Mais c'est pire juste après. Voilà qu'ayant remisé son portable, Théo se met à tourner sa cuiller dans son bol de céréales, lentement, comme il l'a toujours fait, à la racler interminablement contre la paroi en grès, et ce bruit si familier la ramène à nouveau aux années partagées. Il n'y a pas si longtemps, son fils jouait à ses satanés jeux vidéo dans sa chambre, elle entendait les bruits de laser, les coups de feu, les explosions. Il n'y a pas si longtemps, il téléphonait à ses amis en arpentant le jardin, certains débarquaient à l'improviste, ils s'enfermaient ; parmi eux, une petite copine peut-être, elle ne sait pas, elle n'a jamais demandé, elle a fait attention bien sûr, aux gestes, aux regards mais n'a rien remarqué de probant. Il n'y a pas si longtemps, il se vautrait sur le canapé et tournait paresseusement les pages d'un magazine. Il n'y a pas si longtemps, ses chaussettes traînaient sur la moquette de sa chambre, le panier à linge débordait de ses affaires. Dorénavant, plus rien ne traînera. D'ailleurs, elle s'attellera, dès ce soir, à ranger la chambre, à faire le lit, à passer l'aspirateur. Et ses vêtements, elle ne les récupérera que lorsqu'il n'en pourra plus d'aller au Lavomatic en bas de chez lui. Dans le frigo, il y avait les canettes de Coca qu'elle

achetait spécialement pour lui. Dorénavant, elle achètera du Coca uniquement pour les week-ends où il reviendra. Anne-Marie laisse échapper une tasse. Mais celle-ci, Dieu merci, ne se brise pas.

Elle le reconnaît, elle n'a pas éprouvé pareille détresse quand ses deux autres enfants sont partis. Julien, le premier, quand il s'est installé avec la jeune femme qu'il a fini par épouser. Et Laura quand elle a élu domicile à Madrid. Les choses lui avaient semblé naturelles alors, le départ s'est produit presque sans qu'elle s'en aperçoive. Il faut dire que Julien fréquentait sa compagne depuis près de deux ans, il était logique qu'ils s'installent ensemble, et d'ailleurs ça l'avait rassurée, Anne-Marie, son aîné était casé et ce n'était pas une mince affaire tant il avait été un adolescent turbulent, puis un jeune homme papillonnant, et tant son entrée dans la vie active avait été chaotique. Quant à Laura, elle effectuait si souvent des allers-retours en Espagne pour son travail que, lorsqu'on lui a proposé un poste fixe là-bas, à vingt-quatre ans rendez-vous compte, elle a accepté sans hésiter et toute la famille l'a félicitée. Pourquoi faut-il donc que l'envol de Théo lui soit si douloureux ? Elle croit à une explication

simple : Théo part s'installer dans la ville voisine, dans un studio de vingt-deux mètres carrés, à côté de la fac où il a été admis et elle se demande encore pourquoi il n'est pas plutôt resté à la maison : c'est plus grand, la maison, et il n'aurait pas eu à acquitter de loyer, donc pas eu à dénicher ce petit boulot pour se le payer et il aurait pu se rendre en voiture à l'université, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il a passé son permis au printemps, franchement c'était plus commode, qu'avait-il besoin de se compliquer l'existence ? Et puis, il va découvrir ce que c'est que de vivre dans vingt-deux mètres carrés, et de devoir se faire à manger, il n'a pas idée, là tout de suite il est persuadé que c'est formidable, que c'est la liberté, l'indépendance, même si évidemment il ne l'a pas présenté comme ça, il a dit que se coltiner le trajet tous les jours ce serait crevant, tu parles, des craques oui, mais il va rapidement déchanter, elle en connaît un qui va moins faire son fier. Oui, c'est une explication simple, et qui lui convient.

Il y en a une autre, encore plus simple, mais qu'elle rechigne à formuler : Théo est le petit dernier et perdre le petit dernier est tout bonnement une dévastation, un anéantissement.

Il se lève mollement et lance : « Bon, je vais finir mes cartons. » Comme s'il les avait commencés ! Ce n'est pas faute pourtant de lui avoir demandé tout au long de la semaine de trier dans son bazar, de jeter tout ce qui ne lui servira plus à rien, ses cours de terminale par exemple, de préparer des piles, d'en profiter pour ranger et nettoyer un peu, mais sa légendaire capacité à tout remettre à plus tard l'a emporté. Elle le sait : elle est allée vérifier dans sa chambre, juste après son départ pour la fête ; rien n'est prêt, absolument rien. Sur le moment, elle s'était promis de lui en faire la remarque au petit déjeuner, elle a renoncé, à quoi bon se disputer, à quoi bon pleurer sur le lait versé, sa mère employait souvent cette formule, cette journée s'annonce déjà assez pénible, on ne va pas rajouter des tensions, et surtout elle ne va pas changer son fils.

Elle n'aura pas réussi son coup avec ses garçons : que ce soit l'aîné ou le cadet, ils sont aussi flemmards et velléitaires l'un que l'autre, oh pas méchants, pas méchants du tout, mais nonchalants. Elle les appelle joliment « mes flâneurs ». Alors que sa fille est une championne de l'organisation, et toujours entreprenante, toujours sur la brèche, travailleuse.

Ce n'est pas pour se vanter mais sa fille tient d'elle. Patrick, cependant, temporise chaque fois qu'elle s'en gargarise : ta fille, si elle est comme ça, c'est parce que tu ne lui as rien passé et tes fils, s'ils sont comme ça, c'est parce que tu leur as tout passé. En résumé, il l'accuse d'avoir été exigeante avec Laura et coulante avec ses frères. C'est peut-être vrai. Elle serait disposée à concéder une légère différence de traitement. Mais ce qui est certain, c'est que ce n'était pas lié à leur genre. Simplement Julien était le premier, elle ne savait pas comment s'y prendre, elle n'a pas voulu ou pas su imposer des règles, elle avait peur de le traumatiser et elle était encore tout émerveillée, gaga comme on l'est souvent dans ces cas-là. Et Théo était le dernier, arrivé huit ans après sa sœur, alors oui sans doute qu'elle l'a un peu gâté, qui lui en fera le reproche ? Patrick se marre quand elle présente les choses de cette façon : il persiste à affirmer que c'est bien une question de genre. Il affirme que les mères et les filles, c'est d'éternité une histoire de rivalité, de mésentente, ou bien les mères veulent que leurs filles s'imposent plus tard et elles les entraînent à une certaine dureté, au moins à une certaine solidité. De surcroît, il considère que

les mères aiment trop leurs fils. Elle lui a expliqué que son raisonnement était très réducteur, que ses généralités étaient... des généralités, il n'en a jamais démordu. Avec tout ça, Théo n'a pas commencé à préparer ses cartons.

Elle-même doit s'occuper de la vaisselle à mettre de côté. Ça ne lui prendra pas longtemps, elle sait déjà quelles assiettes, quels bols, quels verres, quels ustensiles elle lui donne. Elle en a tellement, des assiettes, des bols, des verres, des ustensiles. Ils se sont ajoutés, entassés avec les années parce qu'elle répugne à jeter quand ça peut encore servir. Elle ne risque pas de se retrouver à court ! Depuis le début de la semaine, elle a veillé à conserver chaque édition du journal que Patrick lit le matin pour envelopper le tout, c'est que c'est fragile, ces choses-là, ce serait trop bête que ça se casse pendant le transport.

La voici donc affairée à emmailloter précautionneusement sa vaisselle. Et, ce faisant, à manipuler celle qu'elle a trouvée dans la maison quand elle en a hérité. Elle ne s'attendait pas à en devenir la propriétaire, évidemment. Il avait fallu un accident de voiture, sur une route toute droite, à la sortie de la ville pour qu'il en fût ainsi. Un camion

qui n'avait tout simplement pas marqué l'arrêt à un carrefour, un court moment d'inattention de la part d'un chauffeur étranger, épuisé par les heures de route, et la mort lui avait enlevé ses parents. Le notaire lui avait dit : vous pouvez revendre la maison mais ce serait un peu bête, il ne reste pas beaucoup de traites à payer. De son côté, elle avait songé : j'ai déjà perdu ceux que j'aimais, je ne vais pas en plus perdre le lieu qui me rattache à eux. Elle avait gardé la maison, et la vaisselle qui allait avec. Ces verres, par exemple, ces verres tout simples, en pyrex, lui viennent de ses parents. Ils seront utiles à Théo.

Son attention est logiquement attirée par ce qui est écrit dans les journaux qu'elle utilise comme papier d'emballage. On y parle de la rentrée scolaire, de travaux sur la nationale, de la découverte dans une poubelle du cadavre d'un nouveau-né, d'un match de football, d'une alerte aux orages. Néanmoins, elle ne s'attarde sur rien en particulier. Elle est juste perturbée par le bébé mort, elle pense à la folie de certaines mères, ou à leur désespoir mais n'a pas la force de chercher à en savoir davantage, elle a bien le droit de vouloir se tenir à l'écart du malheur.

*Le dernier enfant*

Quand Patrick regagne la maison, elle lui apprend que leur fils est levé et à pied d'œuvre. Il tourne les paumes de ses mains vers le ciel comme pour signifier qu'un miracle est survenu. Il se moque (gentiment) de Théo mais, en réalité, elle en est convaincue, il est aussi triste qu'elle de son départ. Jamais il ne l'avouera, bien entendu. Il ira même jusqu'à prétendre que ça lui fera du bien, que ça le fera grandir, il clamera qu'il était temps qu'il quitte les jupons de sa mère, parce que ça vous fait des femmelettes, des fois, ces garçons qui ne savent pas couper le cordon ombilical, mais, au fond, c'est pour lui le même déchirement.